

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 21 (1883)
Heft: 30

Artikel: Aux ménagères
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-187778>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

tois. — *Chansons à deux voix. — Romances et chansons diverses.*

Nous reviendrons plus tard sur le contenu de cet ouvrage, actuellement sous presse.

La femme qui fait la barbe.

Sous ce titre, Charles Monselet, raconte cette jolie boutade : En courant les grandes routes, ces jours-ci, dit-il, j'ai retrouvé « la femme qui fait la barbe, » un type que je croyais disparu. C'est à B..., dans la Loire-Inférieure. Un plat de cuivre se balançait devant une boutique. De modestes rideaux empêchaient les regards de pénétrer à l'intérieur. Je poussai la porte. Deux femmes sortirent de l'arrière-boutique, une vieille et une jeune. Je dis en tournant les yeux autour de moi, comme pour chercher un garçon :

— Je désirerais me faire raser.

— A votre service, monsieur.

La plus âgée m'avança une chaise, tandis que la plus jeune m'entourait le cou d'une serviette. Ce ne fut pas sans satisfaction que je vis que c'était à la plus jeune que j'allais avoir affaire, satisfaction puérile si vous voulez, mais qui s'explique cependant. Elle commence par me savonner, non pas avec un pinceau, mais avec la main, ou plutôt avec deux doigts. Comprend-on à présent combien il m'eût répugné de subir cet office d'une main ridée et sèche ? Certainement la main qui me savonnait n'avait rien de patricien, mais enfin, c'était une main possible. Pourtant, à la sentir se promener sur mon visage, j'en éprouvais un agacement singulier et qui participait plutôt de l'impatience que du charme. Cette main revenait de préférence à mon menton et le soulevait à légères saccades, comme on fait ironiquement aux petits enfants en leur disant : « Voyez ce beau museau ! »

Il ne pouvait évidemment rien entrer de semblable dans l'esprit de la perruquière. Néanmoins, j'étais mal à l'aise, je trouvais qu'elle n'en finissait pas. J'oubliais le proverbe : « Barbe bien savonnée est à moitié rasée. » Je l'examinais par instants ; c'était une femme de vingt-six ans environ, brune, point trop forte ; ses traits étaient réguliers, s'arrêtant juste à la distinction, sans y arriver. Chaque fois que je la regardais, je rencontrais ses yeux, de fort beaux yeux. Je ne sais rien de plus intimidant et de plus ridicule que cette position d'un homme garotté, la tête renversée, le menton mousseux, et regardant une femme sans pouvoir parler ni sourire.

Enfin elle me quitta pour aller affiler son rasoir à une lanière de cuir. J'eus le temps de lorgner l'élégance de sa taille. Elle revint à moi en tenant le rasoir haut. Aux mains d'un homme, cette arme, — car enfin c'est une arme ! — ne m'avait jamais causé aucune impression. En la voyant agitée par une femme, je ne pus me défendre d'une appréhension bizarre. Ce qu'il y avait de doux dans la physionomie de la perruquière me sembla s'effacer par degrés. L'image de la Judith de Béthulie passait devant mes paupières, — que je fermai involontairement. Et je songeais aux torts nombreux que j'ai eus envers les femmes, aux infidélités et

aux ingratitude dont j'ai donné l'exemple. Je me dis que j'avais été bien fou et bien vain de croire que tous ces méfaits resteraient sans châtement....

Pendant ce temps-là, le rasoir courait ou plutôt voltigeait, papillon d'acier sur ma figure blémisante. Une sorte de vertige, dont je m'étonne aujourd'hui, s'empara tout de bon de mon cerveau ; des drames oubliés remontèrent à la surface de ma mémoire ; je revis des têtes éplorées et irritées ; j'entendis un chœur de plaintes, de reproches, de menaces. Et, par une succession rapide d'idées, la perruquière m'apparut comme le ministre et l'exécuteur de ces vengeances.

Et le rasoir voltigeait toujours !!!

Cette sensation finit par me devenir insupportable ; je fis un mouvement comme quelqu'un qui se débat. Elle s'arrêta aussitôt, pour me demander du ton le plus naturel :

— Est-ce que je vous fait mal, monsieur ?

Je rougis de mon hallucination et je balbutiai un « Non, pas du tout ! » en reprenant position sur ma chaise.

Le fait est qu'elle avait la main extraordinairement légère ; je parle de la main qui tenait le rasoir. L'autre s'appuyait tantôt sur ma joue, tantôt sur mon cou, pour aider la peau à se tendre. Lorsqu'il s'agit de raser la lèvre supérieure, la perruquière me pinça le nez d'une façon assez vive. Était-ce distraction ou excès de zèle ? N'était-ce pas plutôt un éclair de malice ?... Quoiqu'il en soit, ce procédé suffit pour dissiper instantanément mon vertige et me rendre au sentiment de la réalité.

Trois minutes après, ma barbe était faite et très bien faite. Ma perruquière s'offrit pour me laver le menton. Cette fois, je refusai ses services ; je me lavai moi-même.

Aux ménagères.

Confiture aux groseilles. — Les groseilles sont mûres ; les ménagères vont s'occuper de leurs confitures, et c'est à leur intention que nous donnons cette recette, qui double le rendement et donne un produit exquis, magnifique et n'irritant pas les dents sensibles : Bien laver les groseilles, les peser sans les égrener, les mettre dans la bassine avec autant de verres d'eau (verre à pied) que de kilogrammes de fruits. Chauffer à feu doux pour faire crever les groseilles ; dès qu'elles sont crevées, jeter le tout sur un tamis, presser *très légèrement* avec une cuiller ou une écumoire. Pendant l'égouttage, faire fondre sur le feu même poids de sucre que de fruits, avec encore autant de verres d'eau que de kilogrammes de sucre. Dès que tout est fondu, *au premier bouillon*, retirer du feu la bassine, y jeter le jus, mélanger, et mettre dans les pots *rapidement*, car cette gelée prend très vite. — On peut ajouter des framboises, elles sont pesées avec les groseilles. Si l'on n'emploie que des groseilles blanches, les framboises sont indispensables, sinon la gelée est trouble.

AVIS. — *Plusieurs personnes n'ayant tenu aucun compte de nos précédents avis, nous rappelons, pour la troisième fois, que toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée d'un timbre de 20 centimes.*

IMPRIMERIE HOWARD GUILLOUD & C^{ie}.